

Bible

Jacques CAZEAUX, *Marc. Le lion du désert*, Cerf, coll. « Lectio Divina » n° 252, 2012, 352 p., 32 €.



L'auteur présente un « essai littéraire » sur l'évangile de Marc. Il développe une approche très personnelle, suivant son chemin propre et ne discutant guère avec les interprétations des autres commentateurs de Marc. On peut s'étonner par exemple de voir l'auteur mettre

en cause des positions communément admises ou reçues de la tradition ancienne comme celle selon laquelle Marc serait le plus ancien des évangiles ou celle reçue de Papias selon laquelle Marc aurait mis par écrit la prédication de Pierre. Ainsi, il se demande dans son avant-propos « si *Marc* ne styliserait pas des traditions qu'il aurait jugées plus lâches, de celles que canonisèrent, peut-être même avant lui, *Luc* ou *Matthieu* ». De même, il affirme dans sa conclusion : « Que *Marc* soit l'héritier de Pierre, cela ne se devine aucunement à sa rédaction ».

Proposant, selon son habitude, une interprétation littéraire qui a l'autonomie d'un midrash, l'auteur tente une lecture suivie du deuxième évangile sans recourir à des comparaisons avec les autres. Il en retire l'impression que le rédacteur « s'est retenu de décrire, de glosser, de tout dire, surtout de donner à voir » ce

qui « engendre une sorte d'effroi sacré mêlé d'allégresse ». Il souligne des caractéristiques du texte de *Marc* : sa sobriété, sa verdeur, son extrême concentration, son refus de l'anecdote. Il conduit son lecteur au silence, « à l'abdication, à la Passion comme lieu de la Résurrection ». L'auteur évite « les raccourcis d'une synthèse thématique ».

Son ouvrage se présente en six chapitres ou séquences qu'il dénomme « cahiers » : I. Le désert (Mc 1,1 à 3,19) ; II. La puissance et le sommeil (Mc 3,20 à 6,13) ; III. Fallait-il une troisième multiplication des pains ? (Mc 6,14 à 8,21) ; IV. Le vent de la Passion (Mc 8,22 à 10,52) ; V. La grande prophétie (Mc 11,1 à 13,37) ; VI. Passion et résurrection (Mc 14,1 à 16,20). Chacun de ces cahiers est divisé en plusieurs sections selon des indices littéraires. Au début de chaque section, une traduction française du passage précède le commentaire. Les notes, relativement rares, ne renvoient à aucun autre commentaire de *Marc*. Il n'y a aucune bibliographie.

Relevons quelques positions originales de l'auteur : le secret (traditionnellement appelé « messianique ») « transpose l'effacement originel et définitif de Jésus devant la Loi, Parole de Dieu » ; l'importance des démons qui s'opposent à l'enseignement de Jésus souligne l'aspect négatif du salut « que les chrétiens d'aujourd'hui ont relégué aux oubliettes » ; *Marc* est « l'évangile de la Grâce » car « c'est dans la nuit la plus sombre que la Gratuité se maintient tout au long du récit évangélique, noirci de l'inintelligence des meilleurs ».

Les renvois à des passages du Premier Testament pour éclairer la compréhension de certaines sections de *Marc* ne sont pas toujours

très convaincants. En somme, la lecture de cet essai volumineux laisse un peu perplexe, principalement en raison d'un refus délibéré de l'auteur de confronter sa lecture personnelle à celles d'autres commentateurs du deuxième évangile.

Dominique CHARLES, o.p.

**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Michel WACKENHEIM, « *Qui sont ma mère et mes frères ?* » *Les intrigantes paroles de Jésus*, Cerf, 2012, 140 p., 12 €. Une vingtaine de paroles recueillies ici et effectivement difficiles à comprendre et à commenter, resituées dans leur contexte, expliquées, avec pour chacune un commentaire éclairant d'un père de l'Église.

Jean-Marie PLOUX, Thierry NIQUOT, Jacqueline de TOURDONNET, *Dieu et le malheur du monde*, préface de Mgr Albert Rouet, Ed. de l'atelier, 2012, 140 p., 18 €. Ce livre d'entretien porte sur la question du malheur, avec la conscience qu'autrefois, elle se posait dans le cadre de la foi en Dieu, alors qu'elle se pose aujourd'hui en préalable à la foi en Dieu.

Spiritualité

Michel HUBAUT, *Sous la discrète mouvance de l'Esprit. Initiation à la vie intérieure*, Cerf, coll. Épiphanie, 2012, 288 p., 22 €.



Excellent ouvrage, qui tient fort bien la promesse du sous-titre, « Initiation à la vie intérieure ». Son volume relativement important ne doit pas effrayer ceux à qui il est destiné ; la typographie, large, est aérée ; le style est clair

et simple : ce que l'on a bien conçu s'énonçant clairement, comme on le sait – simplicité, fruit de l'expérience et d'une pratique éprouvée d'attention à l'autre et de conseils prudents.

L'introduction constate l'urgence d'une bonne guidance pour ces « nomades de la vie intérieure » (comme c'est bien dit !), nombreux dans les circonstances présentes d'un monde où triomphe l'individualisme – d'où foisonnement de spiritualités « sauvages ».

« Revenez à votre cœur ! » (Is 46,8) : l'apostrophe du prophète peut servir d'exergue à cette propédeutique d'une vie « intérieure », c'est-à-dire vraie par retour à l'essentiel (cf. surtout chap. 1 à 3). Mais il ne s'agit pas d'une spiritualité pour ainsi dire neutre ou anonyme. Ici, on est à l'école du Christ, et des évangiles. Remarquable, le recours comme allant de soi à des scènes des Synoptiques et de Jean (Jean, surtout) dont on reçoit tout naturelle-

ment les leçons ; cette spontanéité du recours à la Parole de Dieu se révélant ainsi parlante pour le quotidien de la prière chrétienne, ce naturel de la fréquentation, disons même de l'usage très pratique des évangiles est très remarquable (chap. 4, 5, et 6).

Pour autant, ne sont pas oubliées les lois les plus générales de la vie intérieure : unification de la personne, rudesse du combat intime (Jacob et l'ange !), épreuve féconde du désert (de l'Exode, d'Elie, et sous-entendu, des grands maîtres de la mystique : Jean de la Croix...) (chap. 7, 8 et 9). Dans la suite, on appréciera en particulier le réalisme du chapitre 12 (prière d'un peuple et pourquoi prier les psaumes ?) ; de même le chapitre 14 : « Les malentendus de la prière de demande » et le chapitre 18 qui récapitule ce qui a précédé : « Petit guide pratique sur les chemins de la vie intérieure ».

On a aimé cette belle trouvaille « Le don de l'émerveillement » (chap. 13) et non moins la finesse du chapitre 15, « Vie intérieure et intelligence spirituelle », l'amour, chemin de connaissance ; et la grande parole de Jean : « Qui fait la vérité vient à la lumière » (capital). Cet enlacement si attachant de la Parole de Dieu avec le quotidien qu'elle éclaire, réveille, guide, se retrouve dans l'avant-dernier chapitre, le chapitre 17, qui en fait peut se lire comme la conclusion de cet ensemble : « Une relation filiale », commentaire du « Notre Père ».

« Une somme de dix-huit chapitres », lit-on en page de couverture ; certes – mais il ne faudrait pas que le mot « somme » effraye : on préférerait dire un guide, sûr, où tout est dit en une belle langue toute simple. La lecture de l'ouvrage est facile, attachante, de sur-

croît. Mais il ne faut pas se contenter de lire, il faut s'aider de ce guide sûr pour avancer sur le chemin ainsi jalonné. On espère que cet excellent guide sera beaucoup pratiqué.

Bruno CARRA DE VAUX, o.p.

Anne LÉCU, *Des larmes*, Cerf, 2012, 152 p., 12 €.



Une femme pleure, le visage décomposé par Picasso, son mouchoir blanc confondu avec le torrent qui s'échappe de ses yeux grand ouverts. La couverture l'annonce : les larmes couleront à flots ! Qu'ont-elles à dire de l'homme, ces larmes ?

Que montrent-elles de notre condition humaine ? Telles sont, si l'on pouvait les résumer, les questions auxquelles ce beau petit ouvrage très profond, d'une lecture simple et agréable, aimerait répondre.

Son auteur, Anne Lécu, religieuse dominicaine, exerçant la médecine dans une maison d'arrêt d'Île-de-France depuis quinze ans, ne prétend pas écrire un traité sur les larmes, mais se prêter à un « simple vagabondage ». L'expression pourrait faussement laisser supposer un survol rapide du sujet. Il n'en est rien ! C'est à une étude approfondie du phénomène que l'on assiste : Bible, écrits des Pères de l'Église et de la tradition, littérature, psychologie, médecine... L'auteur utilise de nombreuses armes pour nous montrer en quoi rien n'est moins anodin que ces quelques coulées d'eau salée, dont la physiologie

contemporaine ne suffit pas à rendre compte (notons d'ailleurs en passant la référence aux travaux scientifiques révélant la composition chimique de ces larmes, différente selon leur cause !)

Il n'est pas là qu'affaire de chimie : c'est bien sûr ailleurs que les larmes révèlent leur sens profond, dont l'évolution est notable au cours de l'histoire. Ce livre montre d'ailleurs bien cela, en présentant un panorama historique d'une humanité en larmes, depuis les héros bibliques ou antiques, les moines du désert, les modernes... Il est ainsi, constate-t-on, des hommes qui pleurent, et qui couchent parfois leurs larmes sur le papier, sans que leurs larmes soient pourtant identiques. Ainsi en va-t-il de saint Augustin et de ses larmes savamment mises en scène au gré de ses *Confessions*, de saint Ignace de Loyola explorant les mouvements de l'âme humaine entre désolation et consolation ou encore de Jean-Jacques Rousseau annonçant par ses larmes notre époque contemporaine et sa soif de transparence.

Dans cette humanité en larmes, le lecteur se reconnaîtra aisément, s'il lui est déjà arrivé de pleurer. Il fera donc là l'expérience d'une communion un peu inédite : le sentiment d'appartenir à une sorte de fraternité des larmes où beaucoup se dit de notre humanité. La figure de l'homme qui pleure, constante de l'histoire des hommes, traduit à sa manière une certaine permanence de cette identité. Distinguant entre fausses larmes et vraies larmes (distinction pertinente à l'heure où les écrans de télévision montrent volontiers des pleurs de « confessionnaux » lors d'émissions de télé-réalité !), remarquant le malheur qu'il y a à ne pas pleurer et le désarroi d'une modernité aux yeux secs, l'auteur montre combien ces larmes sont utiles. Elles expriment

notamment la déchirure profonde, essentielle, qui traverse l'homme, entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être, entre ce qu'il pense être et ce qu'il est vraiment, et viennent en quelque sorte apaiser cette douleur.

Pour finir, on se gardera d'oublier que l'homme ne chemine pas seul sur sa route d'humidité : en se souvenant que Jésus lui-même a pleuré, l'auteur rappelle que Dieu se fait présent à l'humanité jusque dans ses larmes. Bien plus, les larmes du Seigneur semblent être la signature de l'incarnation. Larmes sur Jérusalem. Larmes de Béthanie devant le tombeau de Lazare. Larmes de Gethsémani. Autant de larmes divines venues consoler une humanité en pleurs, pour qu'elle puisse – comme y invitent les dernières lignes du livre – exulter avec Pascal : « *joie, joie, joie, pleurs de joie* ».

Nicolas TIXIER, o.p.

Histoire de l'Église

Hugues PUEL, *Les Souverainetés. Pouvoirs religieux, pouvoirs séculiers*, Cerf, 2012, 286 p., 26 €.



Ce livre arrive à son heure et il est réconfortant. Aujourd'hui, dans notre église, bien des chrétiens souhaitent engager de vrais débats sur sa fidélité aux orientations de Vatican II. La presse se fait l'écho de conflits feutrés au Vatican et des difficultés

de cet état pour conformer ses finances aux lois européennes. Enfin, au-delà des calculs à court terme des politiciens, beaucoup de gens s'interrogent sur les chemins qui nous mèneraient vers une véritable démocratie, hors la souveraineté universelle de l'argent.

Ouvrage réconfortant : l'auteur n'a aucune intention apologétique, il ne cherche ni à sacraliser ni à excuser ce qui est humain et souvent trop humain dans l'Église, mais il témoigne de sa foi et il continue à croire à la force de l'Évangile proposé par son Église, en dépit d'une histoire marquée par bien des compromissions. Dominicain, théologien et économiste, Hugues Puel a accompagné durant un demi-siècle le mouvement « Économie et Humanisme », fondé par le Père Lebreton. Dans son introduction il explique comment il en est venu à ce « travail théologico-politique d'enquête sur les souverainetés et les imaginaires sociaux qui les accompagnent ». Son essai,

clin d'œil à Spinoza, s'appuie surtout sur les travaux contemporains de Paul Ricœur, Marcel Gauchet, Jürgen Habermas, Charles Taylor et d'autres encore...

Il comporte quatre parties. Les deux premières retracent avec aisance deux millénaires de l'histoire de l'occident chrétien. J'en retiens seulement le rôle prépondérant qu'a joué la personnalité de l'évêque de Rome dont le pouvoir monarchique n'a fait que grandir avec le temps. Mis en cause par la Révolution française et les temps qui ont suivi, le Saint-Siège lors de l'unification de l'Italie se voit dépouillé de son pouvoir temporel sur les « États de l'Église » (pseudo-donation de Constantin). La réponse de Pie IX ne se fait pas attendre : c'est le *Syllabus*, signe d'une Église qui se pense comme « société parfaite » et se propose en modèle pour les autres sociétés. C'est la condamnation des « Lumières », des Droits de l'Homme, de la démocratie, bref de tout le monde moderne. *Rerum Novarum*, cri du cœur de Léon XIII inaugure la Doctrine Sociale de l'Église (DSE). Celle-ci jouera le rôle d'une idéologie pour influencer indirectement les pouvoirs séculiers.

Il faudra attendre l'élection de Jean XXIII et le Concile pour observer un profond changement d'attitude attendu par une grande partie du peuple chrétien. Le pape Jean cite la déclaration des Droits de l'Homme approuvée par l'ONU. S'agissant des questions politiques et économiques, Paul VI déclare que les choix peuvent être différents, à chacun de se décider en conscience selon la manière dont il apprécie la situation. C'est donc la fin de la DSE comme idéologie. La mise en œuvre du Concile est rendu difficile par la résistance de la Curie et de la minorité conciliaire. Jean-Paul II voyage à travers le monde et laisse

le champ libre à la Curie. Dans son désir de lutter contre le communisme marxiste dont il a souffert en Pologne, il ressuscite la DSE comme idéologie et en Amérique latine, ce sont les tragiques malentendus avec les théologiens de la libération et la méfiance par rapport aux communautés de base.

La troisième partie traite de l'avènement des démocraties modernes dans un monde multipolaire et de la menace que fait peser sur elles la tyrannie de l'argent. On lira avec intérêt les pages 179 à 191 qui commentent le Manifeste d'Économie et Humanisme. Le chapitre 4 essaie de jeter un peu de lumière sur les finances de l'État du Vatican...

À l'heure du choc des civilisations (athéisme, indifférence, religions différentes), la quatrième partie traite de façon personnelle et avec bonheur des questions de l'ultime et de l'intime qui interrogent nécessairement les souverainetés : Quel Dieu ? Quelle humanité ? Quel monde ?

Enfin, la conclusion du livre rêve d'une église faisant droit à la diversité dans l'unité, aux aspirations démocratiques de nos contemporains et au combat pour la justice dans la ligne des communautés de base en Amérique latine, elle pourrait inspirer la société politique. « L'action n'est-elle pas la fille du rêve ? »

Jean DELARRA, o.p.

Jacques DALARUN, *Gouverner c'est servir*, éd. Alma, 2012, 446 p., 22 €



Médiéviste blanchi sous les parchemins, Jacques Dalarun a couronné une œuvre abondante en publiant cet ouvrage. En épigraphe, sont cités Marcel Gauchet et Michel Foucault, qui convergent - le fait est à remarquer - pour noter, d'une part,

que le « génie constant » de la civilisation sortie de la religion des faibles et des esclaves « a été de prendre le contre-pied des apparences de la puissance » et, d'autre part, que le « jeu du gouvernement (...) quotidien, pastoral, c'est cela qui a été réfléchi pendant quinze siècles comme étant (...) le savoir de tous les savoirs ».

Dans son avant-propos, Jacques Dalarun se montre étonné depuis longtemps par le Moyen Âge. Époque où un fossé sépare puissants et humbles, doctes et simples, clercs et laïques. Et, *en même temps*, société traversée structurellement par une dynamique du renversement des valeurs. Tous peuvent se mettre à communier dans une même dévotion au va-nu-pieds, qui dit la vérité et qui est saint à cause de cela. Cette affaire dure mille ans. Jacques Dalarun se fait le sourcier d'un désir toujours fondé sur une remontée à la source : l'Écriture en général et l'Évangile en particulier. Avec un sens de la formule bien frappée, l'auteur note : « Le bois de la croix est à la fois la charpente et l'écharde des sociétés médiévales ». Il fait ensuite l'hypothèse que les communautés religieuses médiévales ont servi de laboratoire à l'élaboration de ce qu'il nomme, en reprenant une expression de Foucault, la *gouvernementalité* moderne.

L'ouvrage est constitué de trois parties. La première est centrée sur un infime épisode de la vie de Claire d'Assise. C'est l'épisode de *la servante servie*, à qui la sainte lave les pieds (dans la tradition du Christ le jeudi saint), puis veut baiser les pieds et qui, d'étonnement, lui décoche un coup de pied sur la bouche. Cet épisode est le point de départ d'une série de réflexions savoureuses. Certaines sur les différents statuts de sœurs chez les clarisses. On a envie de s'étonner : *même chez les clarisses !* D'autres sur les rites, le corps, les inversions des mots, des postures et des gestes. Le chapitre relatif aux inversions comporte des scènes particulièrement cocasses. Jacques Dalarun clôt cette partie avec une réflexion sur ce qu'il appelle *Paradoxe*. Il qualifie le christianisme médiéval d'idéologie, mais relève aussitôt qu'à la fois cette idéologie secrète l'écart et permet sa résorption dans une norme renouvelée. Ce jeu crée du mouvement au sein de la société médiévale.

La deuxième partie est une « ruminantion » d'une série d'expériences religieuses institutionnelles des XII^e et XIII^e siècles dont le point commun est l'*indignité au pouvoir*. Le point de référence est bénédictin, la Règle de saint Benoît (mort vers 547 ou 560), au prestige inégalé en Occident, s'ouvrant pour ainsi dire sur le principe d'autorité de l'abbé, tout en prévoyant la possibilité de le déposer en cas d'indignité. Puis, sont évoqués Fontevraud, le Paracllet, Grandmont, les Prêcheurs et les Mineurs. La grande différence avec la Règle bénédictine, c'est que ces communautés ont poussé le paradoxe jusqu'à envisager de mettre à leur tête, par principe, des membres de la communauté jugés *a priori* indignes de la charge qui leur était confiée, en raison de leur appartenance à une des catégories internes à la communauté considérée comme moins

élevée que les autres. Jacques Dalarun fait le récit de ces expériences complexes.

Il en fait aussi un bilan ouvert. Selon lui, les cinq expériences n'ont pas contrevenu au principe bénédictin qui veut qu'une communauté doive être dirigée et qui confère une valeur spirituelle à l'obéissance due au supérieur. Elles en ont cherché « une sorte d'application superlative » fondée notamment, après l'utopie des débuts, sur l'institutionnalisation de deux catégories (hommes *et* femmes, clercs *et* laïques), dont la moins digne est censée exercer le gouvernement. Elles se soldent toutes par un échec, même si l'échec du projet de Robert d'Arbrissel à Fontevraud fut limité. Mais ces échecs ne sont pas des échecs. Jacques Dalarun sent que l'élaboration institutionnelle est un éternel recommencement, « y compris dans les communautés religieuses et là peut-être plus qu'ailleurs ». Il signale avec clarté les leçons dont ces expérimentations de modalités neuves de vie collective sont porteuses.

Après les longs espaces de la deuxième partie, Jacques Dalarun nous conduit à nous intéresser, dans la dernière partie de son livre, à un document grand comme un paquet de cigarettes. Il déchiffre un rare billet autographe de François d'Assise, le saint illettré. Ce décodage est précédé par un long détour consacré aux méditations de Foucault sur le modèle hébraïque du pouvoir pastoral. Il s'agit d'un *pouvoir de soin* sur un troupeau en déplacement, exercé en bloc et pour chaque brebis. L'exercice de ce pouvoir est un défi. On peut observer que Jacques Dalarun aurait aussi bien pu prendre le chemin direct en lisant directement le texte biblique...

Puis, il en vient aux dix-neuf petites lignes écrites, dans un latin hésitant, par le saint à

un certain frère Léon. Elles ne furent déchiffrées exactement qu'en 1993 et en 2000 par deux savants. La polysémie des mots du texte conduit Jacques Dalarun à justifier dans le détail la traduction proposée par ses soins. Vient ensuite le travail d'interprétation. L'auteur pense que le billet a deux parties, en apparence contradictoires, une première juridique (dont l'objet est le soin du troupeau), une seconde spirituelle (relative au souci de la brebis, en l'espèce frère Léon). La clef du texte tient dans les deux mots, *sicut mater*, inscrits en tête de la première partie du billet. Jacques Dalarun voit dans la maternité revendiquée par François d'Assise la métaphore incarnée d'un gouvernement de service. D'où le titre de *gouvernement maternel* donné à cette partie. Il retrouve aussi dans la teneur de ce billet le paradoxe du berger évoqué plus haut. Cette présentation est intéressante, mais le document qui sert de roche-mère est tellement mince que la construction d'un système sur sa base paraît assez précaire.

Le dernier chapitre s'intitule *Envoi*. Il y a encore quelques coups d'encensoir à Michel Foucault, dont décidément le tombeau est gardé par l'amour. Pour ce qui nous concerne, il semble tout de même que la présentation, faite par le philosophe, de l'Écriture comme *un texte qui parle tout seul* (p. 401) mérite discussion. Plus largement, on est sensible à la vie dont ce livre est traversé, à la sympathie très personnelle de Jacques Dalarun pour le « déséquilibre dynamique » qui caractérise la société chrétienne médiévale, ainsi qu'à son plaidoyer pour repenser ensemble, loin des séparations inconnues de l'homme de jadis, le social et le religieux.

Anne PHILIBERT

Martin DUMONT, *Le Saint-Siège et l'organisation politique des catholiques français aux lendemains du Ralliement (1890-1902)*, éd. Honoré Champion, 2012, 560 p., 50 €.



Le propos du premier livre de la collection *Bibliothèque d'étude des mondes chrétiens* se veut circonscrit. L'étude porte sur l'effort des catholiques français pour s'organiser, sous la vigilance de Rome, durant une douzaine d'années, au tournant des XIX^e et XX^e siècle. La périodisation a fait l'objet d'un choix attentif. C'est un aspect assez peu connu de l'histoire politique de la Troisième République (1870-1940), marquée de façon dominante par une historiographie républicaine et de gauche.

Aujourd'hui, de surcroît, les références à la troisième République sont moins présentes dans notre vie politique qu'il y a encore une trentaine d'années, à quelques exceptions incantatoires près (laïcité, Affaire Dreyfus). Il est donc agréable de se replonger dans cette période pour retrouver notre lointaine origine institutionnelle et pour *voir* à l'œuvre des acteurs politiques sortis de l'oubli quasi prédestiné où les avait confinés l'appartenance à une minorité ayant connu peu de victoires et peu populaire chez les historiens. Signalons qu'en 1984, Jean-Marie Mayeur les avait évoqués dans un chapitre (sur le socialisme, le Ralliement, l'esprit nouveau) de son grand livre sur la Troisième République.

La notion de *Ralliement* est un mot-clef de cette histoire. Le pape Léon XIII, élu en 1878, a joué un rôle considérable. Il a toujours voulu montrer de la modération dans ses rapports avec le régime issu de la chute de Sedan. Après les élections de 1889, il décide d'intervenir. Il a des arrière-pensées diplomatiques, car le Saint-Siège est isolé en Europe et a besoin que la France continue à protéger les missions. Sur le plan intérieur français, le pape veut sauvegarder le Concordat (menacé par les radicaux) et mettre un terme à la solidarité entre les catholiques et la monarchie. C'est la conduite traditionnelle de la papauté de reconnaître les pouvoirs établis.

En novembre 1890, le cardinal Lavignerie, primat d'Afrique, missionné discrètement par le Saint Père, fait sensation en invitant les catholiques français à accepter la République. Pour les catholiques, cela va être la question majeure de la décennie. La directive pontificale trouble les esprits et désorganise les groupements locaux. Beaucoup ne peuvent accepter un régime qui se confond avec une idéologie à l'origine d'une législation hostile (les lois laïques).

Le livre s'organise en trois parties. La première porte sur les années 1890-1893 et s'intitule « Premières organisations, premières défaites ». Tout commence en 1891 avec l'*Union de la France chrétienne*, une association placée sous l'autorité du cardinal Richard, archevêque de Paris, et dont le bureau du Comité est présidé par le monarchiste Chesnelong. Elle a un positionnement original car elle se dit neutre en politique, ne voulant ni se réclamer de la monarchie ni se positionner sur le terrain des institutions républicaines. Son but est la défense du catholicisme. Mais le Saint-Siège veut la reconnaissance loyale de

la forme de gouvernement existant en France. Cette divergence provoque des oppositions (dont celle du cardinal Lavignerie, puis du nouveau nonce Ferrata et du Secrétaire d'État Rampolla), la concurrence d'une *Association catholique* qui déclare accepter la constitution, et l'échec de l'association en moins d'un an. Dans l'intervalle, l'encyclique *Au milieu des Sollicitudes* (publiée le 16 février 1892) a affirmé la nécessité d'abandonner les espoirs monarchiques. Coup de gel sur les fleurs de lys. Le 16 mai 1892, les derniers membres du Comité se séparent.

Une autre tentative d'organisation concerne la *Ligue populaire* de Gaston David, basée à Bordeaux, et la *Droite constitutionnelle* de Jacques Piou, qui optent franchement pour le terrain constitutionnel. Jacques Piou est un député. Son groupement constitutionnel, premier groupement politique (avril 1890), dont la dizaine de parlementaires membres ont une origine sociale très élevée, suscite l'intérêt du nonce, de la hiérarchie catholique et d'une partie des républicains. Il redonne une actualité aux débats sur la possibilité - déjà soulevée en 1885 par Albert de Mun - de former un parti catholique. En raison du Concordat, la situation de la France est particulière : en cas d'échec aux élections d'un tel parti, le risque de voir dénoncé le Concordat à titre de représailles paraît acquis. Jacques Piou n'envisage pas de fonder un parti catholique, que Rome ne demande pas.

L'auteur consacre aussi des pages intéressantes et neuves à la manière dont trois congrégations religieuses ont participé à la politique pontificale du Ralliement. Les problèmes de conscience posés par l'encyclique *Au milieu des Sollicitudes* affectent aussi le monde des journalistes catholiques, la presse catholique,

à l'origine principalement monarchiste, faisant alors l'expérience de scissions. Enfin, Étienne Lamy vint et le premier en France fit entendre des mots d'une juste cadence. Il devient l'homme providentiel que cherchait le Vatican pour réaliser l'union politique des catholiques français. Né en 1845, élève à Sorèze, l'école du Père Lacordaire, où il acquiert - avec des amis pour la vie - « la vigueur morale », docteur en droit, il est élu député en 1871. Réélu en 1877, fidèle à son idée de République libérale et fidèle catholique, il est battu en août 1881. Il signe en 1892 un grand article dans *La Revue des Deux-Mondes* à l'intention des conservateurs, pour les convaincre d'accepter le nouveau régime et d'y restaurer l'ordre, en changeant notamment la législation touchant les catholiques. Cependant, malgré l'engagement du Saint-Siège aux côtés d'Étienne Lamy, les élections de 1893 voient l'échec électoral des catholiques français, divisés, peu structurés et attaqués à la fois par les monarchistes et par les républicains.

La seconde partie porte sur la période 1894-1898, marquée par la tentative d'unification des forces catholiques. Les républicains mettent en place une législation hostile aux catholiques (la loi d'abonnement, les congrégations). Des catholiques comme Lamy, Charles Denoyel, Henri Boissard (filleul du Père Lacordaire) ressentent l'urgence de la mise sur pied d'une forme d'organisation qui dépasse les particularismes locaux. Après la commémoration fédératrice du baptême de Clovis à Reims en 1896, la *Fédération électorale* est créée en juillet 1897 et annoncée en décembre 1897 lors du Congrès national catholique de Paris (450 participants, parmi lesquelles beaucoup de personnalités). Un accord de compromis est trouvé entre la mouvance Belloyaire, favorable à l'action constitutionnel-

le, et, d'autre part, les « hommes d'œuvre » et les Pères de l'Assomption, propriétaires du journal *La Croix*. Les élections de 1898 doivent être le premier test de la politique de rapprochement opérée sous le ministère du républicain modéré Méline (formé en 1896). En 1897, initiative exceptionnelle, Léon XIII décide d'envoyer secrètement deux religieux faire la tournée des diocèses pour évaluer les forces en présence et prêcher l'union sur le terrain constitutionnel, pour préparer la voie à l'élection d'une majorité de gouvernement modérée. L'affaire finit par transpirer dans la presse.

La dernière partie de l'ouvrage, qui va de 1898 à 1902, analyse l'épreuve des élections. Après les passions déclenchées en 1897 autour de l'élection partielle de Brest - le Léon est une *terre cléricale* qui résiste au Ralliement -, l'année suivante, les tentatives d'union entre la *Fédération* catholique et les républicains modérés se heurtent à l'intransigeance des extrêmes. L'échec électoral des ralliés (42 députés) a pour conséquence indirecte la chute du ministère Méline, contesté sur sa gauche. Quant aux candidatures d'ecclésiastiques, nombreuses, elles échouent (à l'exception de Gayraud et Lemire, réélus à Brest et à Hazebrouck). L'année suivante, la *Fédération électorale* éclate. La France est en pleine Affaire Dreyfus. En juin 1899, Waldeck-Rousseau forme un ministère dit de « Défense républicaine ». Il dispose d'une large majorité et veut lutter contre la puissance congréganiste. Poursuivis comme « association politique illégale », les Augustins de l'Assomption sont condamnés. En 1900, Rome les oblige à laïciser leur journal et à sortir des mouvements électoraux. En 1901, est votée la loi sur les associations qui est aussi une loi d'exception *contre* les congrégations.

C'est dans ce contexte défavorable que se présentent pour les catholiques français les élections législatives de 1902. Jacques Piou tente de créer l'*Action libérale*, une nouvelle formation. Les candidats catholiques laïcs jugent déloyale la concurrence des candidatures ecclésiastiques des *abbés démocrates*. Léon XIII, qui a vidé le terme de « démocratie chrétienne » de tout sens politique dans son encyclique *Graves de communi* de 1901, refuse d'interdire ces candidatures. Les élections se font sur la question religieuse. Malgré le soutien actif en sous-main de la nonciature, Jacques Piou n'est pas réélu. Les élections de 1902 débouchent dans tous les groupes politiques français sur la prise de conscience qu'il est indispensable de structurer un parti et de labourer en permanence le terrain électoral.

Dans sa conclusion, Martin Dumont met en évidence que l'espoir des catholiques ralliés de transformer la République de l'intérieur a vécu en 1902. Au moins pour un temps. Une des causes de l'échec tient au manque de réflexion de la papauté sur les moyens à mettre en œuvre et à l'ambiguïté des textes pontificaux, qui peuvent donner lieu à des lectures minimalistes ou larges, entretenant la division des catholiques français. Jacques Piou va persévérer et fonder en mai 1902 un parti politique, l'*Action libérale populaire*, sans étiquette confessionnelle, lointain ancêtre du *MRP* créé en 1944.

On peut donc saluer cet ouvrage intelligent et remarquablement écrit. Il aide à prendre la mesure de la complexité des enjeux et de la difficulté de la situation des catholiques français face à un régime dont l'idéologie leur était pour une part hostile.

Anne PHILIBERT

Philosophie

Marc ISRAËL, *La philosophie juive*, Eyrolles pratique, 2012, 236 p., 10 €.



Montrer la convergence profonde entre judaïsme et philosophie au-delà d'une apparente incompatibilité et de multiples confusions, tel est l'objectif de l'ouvrage.

Une première distinction s'impose : une

philosophie ne peut être dite juive au sens strict qu'en tant qu'elle est autant concernée par la Torah que par la philosophie ; un certain nombre de philosophes d'origine juive n'y auront donc pas leur place. Elle forme cependant une histoire discontinue ici exposée : philosophie juive antique de langue grecque, médiévale de langue arabe puis espagnole, moderne et contemporaine de langue allemande puis française.

Mais il faut d'abord montrer comment le judaïsme est en lui-même philosophique, comme pratique de pensée questionnante, dialoguante et rationnelle, et par son universalisme : dans sa particularité, il parle pourtant de tous les hommes à tous les hommes. Cela implique une deuxième distinction : on appellera philosophie juive non tout le judaïsme, ni toute pensée juive, mais seulement ce qui en elle est *tradition de l'Étude* : c'est alors que le judaïsme n'exclut nullement la philosophie comme pensée propre.

Pour montrer au contraire la puissance spéculative de cette rencontre, il faut encore dégager cette philosophie d'une vulgate dite « judéo-christianisme ». D'où un certain nombre de corrections, précisions, développements, en particulier concernant la désignation du Divin, pour affiner la compréhension de ce qui est philosophique dans les figures et notions majeures du judaïsme, en les confrontant aux principes et concepts de la philosophie dite classique.

Le « judaïsme comme philosophie » s'enracine dans une « Philosophie de la Torah, conception de l'être et de l'humain dérivée du rapport à la Torah comme « noyau du judaïsme » : rapport intemporel mis par écrit (Talmud) à l'époque de l'Exil et du Retour (-VI^e siècle), à la fin de la prophétie qui a inspiré la Torah, laquelle désormais close est commentée et interprétée par les « Juifs de l'Étude ».

Les deuxième et quatrième parties présentent les méthodes et principes de cette source parallèle à la « source grecque » : philosophie avant tout éthique qui approfondit la vie et le rapport au temps par l'intelligence et le sens du possible. La troisième étudie la rencontre des deux sources à l'âge hellénistique ; la quatrième, la confrontation médiévale avec l'Islam, le christianisme et le rationalisme aristotélicien ; la sixième examine de grandes figures de philosophes juifs des Lumières à nos jours pour s'achever sur celle de Lévinas à l'égard de qui se noue la conception de M. Israël.

Contre lui, en effet, il « revient » à Heidegger, paradoxalement considéré comme plus proche, sur la question de l'Être et de la parole, de la source juive. Lui donnerait pour une part raison une philosophe qu'il ne cite pas, M. Zarader, qui a mise à jour « La dette

impensée », nullement reconnue, de Heidegger envers cette source. Reste que ces rapprochements mériteraient d'autres questions, en particulier celui qu'il fait entre *le Nom* et le Divin heideggerien, récusant la dimension personnelle comme si elle ne pouvait être que « chosifiante ».

Cet ouvrage présente ainsi deux versants : utile et stimulant par l'affrontement à des questions (sens de la transcendance, rapport universel et particulier) et pensées majeures. Et d'autre part plus touffu malgré sa présentation pédagogique, et plus problématique qu'il n'y paraît : sans doute parce qu'il ne constitue qu'une propédeutique à un projet philosophique qui reste à préciser.

Maud CHARCOSSET

Michel FOUCAULT, *Du gouvernement des vivants*. Cours au Collège de France (1979-1980), éd. EHESS, Gallimard, Seuil, 2012, 400 p., 26 €.



Avec *Du gouvernement des vivants*, c'est le dixième des treize volumes prévus des cours donnés par Michel Foucault (1926-1984) au Collège de France publié. On ne saurait surestimer l'importance de ces ouvrages pour l'interprétation de l'œuvre

de Foucault, qui revient aujourd'hui sur le devant de la scène intellectuelle, pour la méthode de critique historique et philosophique qu'ils proposent et mettent en œuvre et, surtout, pour éclairer le temps présent.

Du gouvernement des vivants marque une inflexion dans le travail de Foucault. En effet, à partir de ce cours du premier trimestre de l'année 1980, et jusqu'au *Courage de la vérité* (1984), il se tourne, d'une part, vers des questions d'éthique et, d'autre part, vers l'Antiquité, depuis les Tragiques grecs (*Œdipe-roi* de Sophocle) jusqu'aux Pères de l'Église (Clément d'Alexandrie, Tertullien, Jean Cassien). « Comment se fait-il que dans la culture occidentale chrétienne, se demande Foucault, le gouvernement des hommes demande de la part de ceux qui sont dirigés, en plus des actes d'obéissance et de soumission, des "actes de vérité" qui ont ceci de particulier que non seulement le sujet est requis de dire vrai, mais de dire vrai à propos de lui-même, de ses fautes, de ses désirs, de l'état de son âme ? »

C'est la question du « gouvernements des hommes par la vérité » qui préoccupe Foucault, du sujet dans son rapport à la manifestation du vrai. Il l'expose dans la première leçon et y revient dans la quatrième : « Pourquoi, sous quelle forme, dans une société comme la nôtre, existe-t-il un lien si profond entre l'exercice du pouvoir et l'obligation, pour les individus, de se faire eux-mêmes, dans les procédures de manifestation de la vérité (...) dont le pouvoir a besoin, des acteurs essentiels ? (...) Pourquoi, dans cette grande économie des relations de pouvoir, s'est développé un régime de vérité indexé à la subjectivité ? (...) Tel est donc le problème ». Le philosophe analyse les « actes de vérités » qui se structurent dans le christianisme primitif et que sont le baptême, la pénitence et la direction de conscience. Ce qui apparaît décisif dans ces pratiques et techniques de soi, c'est *l'obligation de l'aveu* : le croyant doit manifester la vérité de ce qu'il est lui-même, en vue de la rémission de ses péchés.

Ce n'est pas le contenu des croyances (le Credo) qu'interroge Foucault, mais l'acte même de vérité : la confession, au double sens de la confession de foi (la profession de la foi chrétienne jusqu'au risque de la mort) et de l'aveu pénitentiel. Le christianisme est traversé par une tension entre « le régime de la foi » (adhérer à un contenu de vérité) et le « régime de l'aveu » (explorer indéfiniment les secrets individuels). On le voit, se noue ici un rapport étroit entre pouvoir, vérité et subjectivité. Le christianisme est un régime de vérité « défini par l'obligation où se trouvent les individus d'établir à eux-mêmes un rapport de connaissance permanent, l'obligation où ils sont de manifester enfin ces vérités secrètes et individuelles par des actes qui ont des effets, des effets bien spécifiques au-delà des effets de connaissance, des effets libérateurs ». Pourquoi ? Comment cela s'est-il mis en place ?

Cet ouvrage est la publication d'un cours, donc la mise par écrit d'une parole orale. Le professeur alterne entre analyses précises des textes (la *Didachè*, le *Pasteur* d'Herma, le *De paenitentia* de Tertullien) et vues d'ensemble sur une question (la conversion, la pénitence, le catéchuménat) ; il se reprend et se répète, cherchant la meilleure formulation et avec toujours la volonté de se faire comprendre. Aucun jargon mais toujours la volonté de comprendre d'où cela vient en allant lire les textes. Pourquoi pensons-nous ce que nous pensons ? Quelles sont les conditions historiques de possibilité de notre pensée ? C'est une histoire critique de la pensée qu'opère Foucault : il y a des catégories de pensée qui rendent possible et pensable notre expérience, mais ces catégories sont constituées historiquement et c'est pourquoi il faut faire parler les textes pour nous demander comment et

jusqu'où il est possible de penser autrement que nous pensons.

À partir de l'été 1979, lassé des lenteurs du service de la Bibliothèque nationale de France, Foucault décide de travailler à la bibliothèque dominicaine du Saulchoir, rue de la Glacière, à Paris. Jusqu'à sa mort, c'est là qu'il travaillera et préparera ses cours, étudiant comment se sont élaborées, en Occident, des « pratiques de soi » à la croisée des thèmes du pouvoir (le « gouvernement »), du savoir (la « vérité » comme manifestation de soi) et de la subjectivité (le rapport de soi à soi, l'exercice de soi sur soi). C'est un corpus essentiel de près de 1500 pages que forment ce cours et les quatre suivants : celui de l'année 1981 encore inédit, puis *L'Herméneutique du sujet*, *Le Gouvernement de soi et des autres* (cf. *Lumière & Vie* n° 279, juillet-septembre 2008, p. 123-125) et *Le Courage de la vérité*.

Lire Foucault, l'écouter parler, relire avec lui les textes de la Grèce antique et de l'Antiquité chrétienne permet de comprendre qui nous sommes et ce que nous sommes devenus, permet par là même de gagner en liberté et de revivifier ce qu'il y a de vivant dans notre tradition.

Pascal DAVID, o.p.

Jean-Luc MARION, *La rigueur des choses. Entretiens avec Dan Arbib*, Flammarion, 2012, 297 p., 21 €.



« Toute ma vie fut de travail intellectuel », prévient l'auteur. L'ouvrage qu'on va lire est un entretien entre un jeune chercheur en philosophie, Dan Arbib, et l'un des plus importants philosophes français de notre

temps, Jean-Luc Marion. Le premier interroge le second afin de nous faire entrer dans son chemin de pensée et présenter avec exigence et clarté les résultats auxquels il est parvenu dans les trois champs de son travail intellectuel : Descartes et l'histoire de la philosophie, la phénoménologie du don (de la donation, c'est-à-dire de « ce qui se donne ») et de l'événement (c'est-à-dire de l'imprévu et l'imprévisible) et, enfin, le déploiement théologique de cette phénoménologie en une théologie de l'amour ou, plus précisément, de la relation érotique.

Comment devient-on un philosophe ? Un enfant qui naît en 1946 dans une famille d'ingénieurs, qui a du goût pour la littérature, qui entre en classes préparatoires littéraires (hypokhâgne) au lycée Condorcet et qui se promène au jardin du Luxembourg, à Paris : « et il m'apparut soudain, sans préparation, l'idée très simple que "la question de l'être" n'était pas première, mais qu'elle relevait, comme un reflet (...) d'une situation plus originaire qui se nomme, disons, la création. Être vient après, comme sa trace, son vestige et son dépôt, un tout autre événement » (p. 14). Cette

intuition ouvre la scène philosophique sur laquelle se déploie la pensée de Marion.

Après la khâgne de Condorcet, où il reçoit l'enseignement de Jean Beaufret, vient le temps de l'École Normale Supérieure, puis l'agrégation de philosophie, la thèse de troisième cycle *Sur l'ontologie grise de Descartes* (1974), dirigée par Ferdinand Alquié, l'étude *Sur la théologie blanche de Descartes* (1981) et le magistral ouvrage *Sur le prisme métaphysique de Descartes* (1986). L'enseignement à l'Université de Poitiers, à Nanterre, puis à la Sorbonne et à Chicago. Enfin, l'élection à l'Académie française, et le *Discours de réception* en 2010.

Jean-Luc Marion raconte comment, étudiant à Paris, il fut formé à la théologie par le père Maxime Charles, qui lui fit faire une lecture « décisive » : *La Gloire et la Croix* du théologien Hans-Urs von Balthasar. C'est au même moment qu'il rencontre celui qui deviendra archevêque de Paris et dont il sera le conseiller et l'ami, Jean-Marie Lustiger. Jetant un regard rétrospectif sur son travail en philosophie, Marion écrit : « Me frappe aujourd'hui, rétrospectivement, la cohérence de l'ensemble, que dominant finalement la question de l'événement, l'approche de la présence à partir du présent entendu comme don. Ce qui importe toujours advient » (p. 11).

L'auteur de *Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation* (1997) s'inscrit dans la voie philosophique ouverte par Husserl au début du XX^e siècle, la phénoménologie. Cette manière de faire de la philosophie, qui porte la plus grande attention aux « choses mêmes » telles qu'elles *se donnent* pour en décrire la « rigueur » est celle qui a donné le plus de résultats et dans laquelle s'inscrit

la plupart des grands philosophes français : Sartre, Merleau-Ponty et, d'une certaine manière, Gabriel Marcel, puis Ricœur, Levinas, Henry, et, dans une certaine mesure, Derrida. Cet ouvrage peut se lire aussi comme une introduction à la phénoménologie et à ses principaux acteurs, dont les quatre derniers ont été, pour Marion, des maîtres, des interlocuteurs ou des amis.

Marion publie successivement *De surcroît. Études sur les phénomènes saturés* (2001, qui complète les analyses d'*Étant donné*), *Au lieu de soi. L'approche de saint Augustin* (2008, qui applique à l'auteur des *Confessions* les acquis de la phénoménologie de la donation), *Certitudes négatives* (2010, qui peut être considéré comme la synthèse des travaux de son auteur) et, enfin, *Sur la pensée passive de Descartes* (à paraître en 2013 : gageons qu'il s'agira de lire l'auteur les *Méditations métaphysiques* à partir des acquis de la phénoménologie de la donation).

C'est à la description logique de l'amour que s'adonne Marion et, de ce point de vue, son opus essentiel demeure *Le Phénomène érotique* (2003). Comment décrire ce phénomène (ce « donné ») amoureux ou, pour mieux dire, érotique ? Comment la rencontre advient-elle ? Comment l'amour se donne-t-il ? L'érotique étant ce phénomène qui échappe à la logique de l'être et à la « volonté de savoir » (Foucault), et qui ouvre l'accès à Dieu. Car Dieu est celui qui sait aimer, « le meilleur des amants », et il s'agit d'aimer comme Dieu aime. Pourquoi avons-nous tant besoin qu'on nous aime ? Puis-je prendre le risque d'aimer le premier, c'est-à-dire de sortir de la logique de l'échange pour entrer dans la logique du don, celle de l'amour ?

Dans son chemin de pensée vers l'événement, le don et l'amour, comme dans sa vie spirituelle, Jean-Luc Marion fait une large place à la question de l'eucharistie, « une présence qui ne se trouve pas directement liée à la subsistance de ce qui persiste dans son être du fait de son essence (*ousia*), ni à l'objectivité constituée par un *ego*, ni même à une auto-monstration d'un étant en vertu de soi, mais au procès de la donation », celle du don eucharistique. Dans l'eucharistie, comme dans l'amour, « le don seul fait la présence, *le présent donne la présence* ». L'auteur atteste que l'expérience d'adoration eucharistique a été une « expérience très vive et déterminante dans [sa] vie » (p. 187).

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré au « monde tel qu'il va et ne va pas » : où l'on comprend pourquoi nous sommes « en crise ». C'est, en fin de compte, à une expérience que l'auteur fait accéder : celle de la rigueur de la pensée philosophique, de la rigueur d'une existence qui veut comprendre *ce qui se donne*, de la « rigueur des choses ». Ce livre est une excellente introduction à l'une des pensées les plus fortes d'aujourd'hui. Il se lit, si ce n'est comme un roman, du moins comme une histoire, celle d'une aventure philosophique « en haute mer », celle de l'histoire de la pensée philosophique. Et on l'achève en ayant le sentiment d'être, non seulement plus instruit, mais plus intelligent.

Pascal DAVID, o.p.

Marguerite LÉNA, *Patience de l'avenir. Petite philosophie théologique*, Lessius, coll. « Donner raison » n° 40, 2012, 288 p., 26 €.



Comment « garder le temps » alors que « dans les sociétés comblées, l'écart du désir à la satisfaction – la lente patience qui creuse la soif par le chemin jusqu'à la source – tend à disparaître dans la jouissance instantanée de

l'objet ? » Alors que le « temps réel » en est venu à désigner « la coïncidence immédiate de l'émetteur et du récepteur, et se réduit ainsi à la fugacité de l'instant ? » (p. 17) *Patience de l'avenir* s'ouvre par une réflexion sur le temps, sur notre manière d'habiter le temps ordinaire, et sur l'événement auquel on ne s'attend pas et qui vient bouleverser le quotidien. Marguerite Léna, philosophe, prend appui sur son expérience de professeur de philosophie et d'éducatrice qui sait que le temps de l'éducation, le temps pour conduire un enfant vers son entière stature d'homme est un temps long qui demande patience et espérance.

Dans *Patience de l'avenir*, Marguerite Léna rassemble, modifie et ordonne une vingtaine de textes déjà publiés dans des revues ou des ouvrages collectifs, donnant ainsi à lire les fruits de près de quarante ans de méditation.

C'est l'homme et son devenir qui intéressent Marguerite Léna. L'homme qui naît dans un monde plus vieux que lui, qui doit répondre à l'appel de l'événement et donner sens à son existence temporelle. L'homme fragile, qui fait l'expérience de la peur, de la pudeur et

de la solitude. L'homme confronté à son prochain, à l'expérience du ressentiment, mais aussi à celles du pardon et de la confiance. L'homme qui s'affronte aux discernements entre mensonge et vérité, dont la figure éminente est l'attestation : « Attester, c'est se porter témoin d'un fait ou d'une vérité sans que l'interlocuteur ait, pour y accéder, d'autre voie que celle du crédit fait à la parole du témoin. (...) Or force est de constater que les vérités les plus hautes relèvent davantage de l'attestation que de la démonstration, en particulier dans le domaine des relations interpersonnelles et dans l'ordre moral ou religieux » (p. 144-145).

L'avant-dernière section de l'ouvrage a pour titre « Reconnaissances » et rassemble quatre textes consacrés à cinq auteurs qui ont joué un rôle décisif dans la formation philosophique et spirituelle de Marguerite Léna. L'ouvrage s'achève par un « envoi » où est méditée la Parole lorsqu'elle s'ouvre à la prière et qu'elle se fait à la fois blessure et béatitude.

Dans la tradition de Platon et d'Augustin, de Pascal et de Kierkegaard, de Simone Weil et de Gabriel Marcel – autant d'auteurs qu'elle a profondément médité –, Marguerite Léna n'oppose pas l'acte de croire et celui de comprendre. C'est en philosophe qu'elle écrit, mais en philosophe qui reçoit de la lumière des textes bibliques et qui ouvre la raison sur le mystère « *théologal* » : le mystère de Dieu auquel l'accès est ouvert par la foi, l'espérance et l'amour.

L'événement est un appel (p. 36-37 ; la description de l'événement par Marguerite Léna fait écho à la philosophie de Jean-Luc Marion, qu'elle connaît bien) et cet événement peut prendre la figure de l'enfant. « Comment

l'éducateur peut-il répondre à l'appel qui émane de l'enfant ? », demande-t-elle (p. 51). L'enfant manifeste la vulnérabilité de tout commencement ; il est « l'homme en faiblesse », « il est aussi et surtout l'homme en promesse, un homme suffisamment présent pour fonder le respect, suffisamment latent pour appeler une confiance obscure qui ressemble à un acte de foi » (p. 49). *L'agir éducatif* est le point d'Archimède de la réflexion de Marguerite Léna. Si elle appartient de plein droit à la philosophie française de la réflexion, le fait primitif sur lequel s'exerce sa réflexion la situe dès le départ au cœur l'intersubjectivité, là où se joue la « relation éducative ».

Patience de l'avenir est le troisième ouvrage qui recueille la réflexion philosophique de Marguerite Léna, après *L'esprit de l'éducation* (1981) et *Le Passage du Témoin* (1999) avec lesquels il forme un triptyque. Depuis le mémoire de fin d'études sur l'espérance (1961), dirigé par Paul Ricœur, jusqu'à *Patience de l'avenir*, c'est l'existence de l'homme, la temporalité selon la modalité de l'espérance, l'ouverture au temps de l'autre et « l'acte de transmission » qui sont au cœur de cette réflexion. Sur ces graves questions, Marguerite Léna livre une méditation d'une grande rigueur et d'une belle clarté, capitale en temps de crise. Toutefois, son œuvre principale, ce ne sont pas des livres, qui peuvent aussi bien rester des « peaux mortes » (l'expression est de saint Dominique), mais ces « pierres vives » que sont les milliers de jeunes qui ont été ses élèves, et singulièrement certains d'entre eux qui sont ses disciples, et auxquels l'ouvrage est dédié.

Pascal DAVID, o.p.